



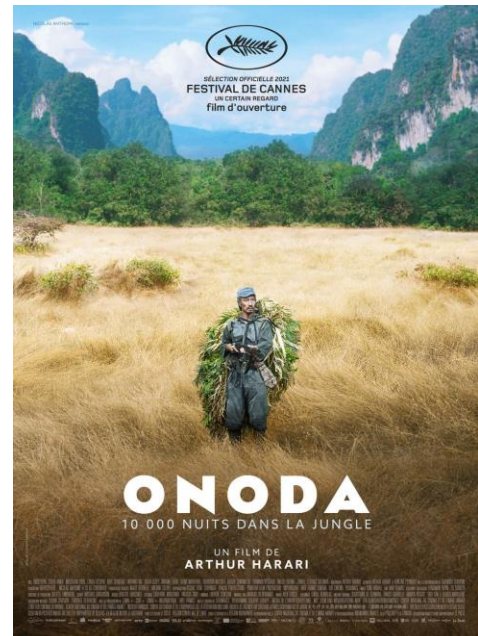
Mémoire d'Auschwitz ASBL
Rue aux Laines, 17 boîte 50 à 1000 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 512 79 98
www.auschwitz.be • info@auschwitz.be

Onoda : 10 000 nuits dans la jungle. Une étude cinématographique de l'irréductibilité

Brecht Capiou

Avril 2023

Le 11 mars 1974, l'île de Lubang (Philippines) est le théâtre d'un événement pour le moins singulier : Hiroo Onoda, un officier des renseignements japonais, se rend aux autorités après vingt-neuf ans de « résistance ». Une résistance que le sous-lieutenant aurait sans doute poursuivie si son ancien commandant en chef, Yoshimi Taniguchi, ne s'était pas déplacé en personne pour lui donner l'ordre de rendre les armes. Le président philippin, Ferdinand Marcos, saute sur l'occasion de superviser cette opération d'exception, se félicitant de son déroulement sans heurts. De leur côté, les Japonais se frottent également les mains : après tout, cette reddition tardive est une brillante démonstration de la confiance inébranlable des Nippons envers leurs dirigeants.



La décennie suivante voit naître toutes sortes de rumeurs et de théories du complot, dont la plus répandue veut que le Japon ait toujours su où se trouvait Onoda, et ait décidé de l'y laisser pour des raisons purement politiques. Pour preuve, le sous-lieutenant est présenté comme le dernier soldat japonais à s'être rendu, alors qu'en réalité, un militaire taïwano-japonais du nom de Teruo Nakamura a été arrêté à Morotai le 18 décembre 1974, soit plusieurs mois après la reddition d'Onoda. Les autorités japonaises lui ont toutefois réservé un accueil peu chaleureux et, après une modification de la loi nipponne sur les pensions, ce vétéran natif de Taïwan n'a reçu, en reconnaissance de son service, que le strict minimum. Conclusion : Hiroo Onoda ne fut pas le dernier soldat japonais à se rendre. Son rang d'officier et son statut de Japonais pure souche ont simplement fait de lui un meilleur outil de propagande. Dans son dernier film intitulé *Onoda : 10 000 nuits dans la jungle*, le réalisateur français Arthur Harari a choisi de faire l'impasse sur les théories du complot et le goût amer qu'a laissé à certains ce pan de l'histoire japonaise. Il n'a pas non plus cherché à raconter l'histoire d'un soldat qui a perdu la raison au cœur de la jungle, comme l'ont fait Werner Herzog dans *Aguirre, la colère de Dieu* et Francis Ford Coppola dans *Apocalypse Now*. À la place, Harari présente Onoda comme « une figure pastorale qui communique totalement avec la nature. »

Vous êtes votre propre officier

Après un début riche en flashbacks, le film s'ancre définitivement dans le passé. Tout commence en décembre 1944. Hiroo Onoda, complètement ivre, a saccagé un bar de Wakayama (Japon). Son rêve de devenir pilote vient de partir en fumée, l'armée de l'Air ayant refusé de le former à ce poste en raison d'un vertige rédhibitoire. On lui a bien proposé de voler, mais en tant que pilote kamikaze ; une proposition inacceptable pour ce jeune homme qui a envie de vivre. Heureusement, le major Yoshimi Taniguchi entend mener une « guerre secrète », et a pour ce faire besoin d'hommes bien décidés à ne pas mourir. « Vous êtes votre propre officier. Vous décidez seuls. Vous trouvez des solutions. Improvisation, réactivité, initiative, adaptation, c'est ça la clé. La seule gratification de la guerre secrète, c'est l'intégrité ! L'intégrité, c'est une gloire sans gloire, une gloire secrète. Mensonge, trahison, perfidie : tout est permis pour vaincre l'ennemi ! Il vous est formellement interdit de vous donner la mort ! Ça prendra des mois, peut-être des années, mais quoi qu'il arrive, nous reviendrons vous chercher, nous reviendrons pour vous ! », prophétise Taniguchi au sous-lieutenant. Le sentiment de culpabilité d'Onoda laisse alors la place à un dévouement absolu, voire fanatique, à sa nouvelle mission. Une mission qui devient plus qu'évidente lorsque le sous-lieutenant débarque sur l'île de Lubang, dans les Philippines : détruire les infrastructures, éliminer les ennemis, empêcher le débarquement américain et garder, coûte que coûte, le contrôle de l'île jusqu'à ce que l'armée japonaise revienne. Accompagné de trois autres soldats, Akatsu, Shimada et Kozuka, Onoda poursuivra inlassablement cet objectif, jusqu'à sombrer dans l'absurde.

Ton corps, c'est la patrie

En 1624, le poète anglais John Donne a écrit : « Aucun homme n'est une île, un tout, complet en soi ; tout homme est un fragment du continent, une partie de l'ensemble. » Même si ce film prouve le contraire, cette citation renferme une part de vérité. Onoda a beau finir seul et abandonné de tous, sa patrie reste bien présente. Il porte toujours les mêmes vêtements qu'en 1945, et il rend hommage à ses défunts camarades à l'endroit où ils sont tombés. Pour les Japonais, le respect de l'uniforme et la mémoire des disparus sont des valeurs fondamentales qui restent d'application quels que soient le lieu, le moment et les personnes présentes. Arthur Harari capture ces traditions dans une mise en scène classique dont le style rappelle celui de Samuel Fuller, un cinéaste américain qui entendait montrer la guerre sous son vrai jour, sans fard et sans détour. Pour Harari, il était hors de question d'adopter une approche révisionniste pour offrir une énième interprétation de la misère de la guerre. Dans *Onoda : 10 000 nuits dans la jungle*, la beauté de la nature ne se pose pas non plus en contrepartie de la souffrance humaine, comme c'est le cas dans *The Thin Red Line*, de Terence Malick. Malick dépeint en effet la nature avec un lyrisme dont est complètement exempt le film d'Arthur Harari. Pour Onoda et ses hommes, la jungle impénétrable, les prairies ondoyantes et les plages de sable blanc des Philippines ne sont que des territoires à conquérir, des zones à reconnaître et à contrôler pour garder la mainmise sur l'île. Ce refus du cinéaste d'ajouter une dimension politique, sociale ou philosophique à son œuvre a déçu de nombreux critiques. Nous avons en revanche trouvé ce choix rafraîchissant. Aussi intéressantes qu'elles soient, ces considérations relèvent de conventions cinématographiques fort éloignées des réalités de la guerre et de l'expérience des soldats sur le terrain.

Malgré sa mise en scène classique, *Onoda : 10 000 nuits dans la jungle* se veut pertinent et actuel. Plus les années passent, et plus le sous-lieutenant et ses hommes s'éloignent du monde réel pour s'enfermer, physiquement et mentalement, dans une guerre qui a pourtant pris fin depuis longtemps. Chaque message qui leur parvient est par conséquent remis en doute ou interprété selon leur vision déformée du monde. Dans une scène particulièrement marquante, les familles des soldats rallient l'île de Lubang et supplient Onoda et ses hommes de mettre un terme à leur résistance. Le sous-lieutenant est immédiatement convaincu qu'il s'agit d'acteurs qui se sont entraînés pendant plusieurs années à imiter à la perfection les proches des membres son groupe – ce que les conspirationnistes modernes qualifieraient d'« acteurs de crise ». Au départ, les acteurs de crise étaient littéralement des acteurs qui jouaient le rôle de victimes lors d'exercices de gestion de crise ou de reconstitutions de crimes. De nos jours, ce terme désigne des professionnels engagés pour se faire passer pour des témoins ou des manifestants afin de manipuler l'opinion publique. Arthur Harari entraîne son public dans l'univers déconcertant d'Onoda, et montre sans ambiguïté ce qui arrive lorsqu'un homme s'accroche à une idéologie radicale au point de perdre tout sens de la réalité.

Onoda : entre légende et bête de foire

Dans la dernière partie du film, Hiroo Onoda reçoit la visite d'un touriste qui avait pour rêve de voir un panda sauvage, Onoda, et le yéti – de préférence dans cet ordre. Cette scène montre que notre sous-lieutenant est devenu à la fois une légende et une sorte de bête de foire. Bien souvent, la manière dont l'histoire déforme ou transforme les faits est à la fois édifiante et tout à fait cynique. Ainsi, Hiroo n'est plus un soldat impérial qui inspire le respect, mais une simple attraction touristique. Onoda est d'ailleurs le premier étonné de l'attention particulière dont il fait l'objet. Dans un éclair de lucidité, notre touriste réalise soudainement que le sous-lieutenant est un anachronisme vivant, et qu'il faut de toute urgence mettre fin à son calvaire. Il met alors tout en œuvre pour rendre au soldat la dignité qu'il mérite.

Certains journalistes de la presse cinéma estiment que le cinéaste a manqué d'esprit critique. Selon eux, Hiroo Onoda n'était pas un soldat idéologisé, mais bien un guérillero sanguinaire qui a passé trente ans à semer la terreur sur l'île de Lubang – ce que le film ne montre pas suffisamment à leur goût. Il semble toutefois que le but d'Arthur Harari n'ait jamais été de broser un tableau complet des événements qui ont secoué les Philippines, mais plutôt de se glisser dans la peau d'Onoda pour explorer les bons et les moins bons côtés de son irréductibilité. Notons que le réalisateur français refuse de se prononcer sur cette question, ce qui est tout à son honneur, car toute réponse claire reviendrait à restreindre la portée du film et à en orienter le message dans l'une ou l'autre direction. Or, la vie d'un homme ne peut être réduite à quelques réponses univoques. *Onoda : 10 000 nuits dans la jungle* est un biopic de trois heures qui revient sur la vie d'un homme qui a réellement combattu pour sa patrie, avant de consacrer trente ans à un combat imaginaire. Un film immersif à la fois classique et terriblement contemporain, puisque nous vivons à une époque où les théories du complot sont légion. D'aucuns se demanderont d'ailleurs si le fait qu'Hiroo Onoda a quitté sa jungle l'année même où a éclaté le scandale du Watergate est une simple coïncidence, ou une dernière note de sarcasme au terme d'une bien fâcheuse affaire¹.



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.

À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes.

Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.

¹ Traduit du néerlandais par Ludovic Pierard